

Séquence pédagogique : La Grande Guerre en classe de Première :

Groupe 5 : Comment les combattants peuvent-ils échapper à la violence de guerre ?

Chacun de vous a travaillé sur un témoignage : Lucien Papillon, Dominique Richert et André Kahn témoignent tous des souffrances endurées par les combattants. Mais ils témoignent également de la manière d'y échapper.

Vous disposerez de dix minutes, durant le cours, pour répondre à cette question : Comment les combattants peuvent-ils échapper à la violence de guerre ?

Pour vous aider à bâtir votre intervention, répondez à ces trois questions :

- 1) Quelles sont les stratégies d'évitement déployées par les combattants pour se soustraire à la violence de la guerre ?
- 2) Quelles sont les stratégies d'évitement les plus difficiles à mettre en oeuvre ? Justifiez votre réponse.
- 3) Dans le témoignage de Carossa (voir ci-dessous), comment expliquer que la stratégie d'évitement mise en place par ce combattant pour échapper à la violence du front – se faire porter malade – soit si mal vue par ses camarades ? Pourquoi est-ce une bonne illustration de l'ambivalence des sentiments à l'égard de l'embusqué ?

Conseil : commencez par regrouper les apports des trois témoignages sur lesquels vous avez travaillé (points communs, différences). Puis appuyez-vous sur les extraits de témoignages qui vous sont fournis.

Ressources :

- « **Petit lexique de la Grande Guerre à l'usage des élèves** » : arme, blessure, embusqué, fusillé, permission.
- **Quelques extraits de témoignages de combattants :**

Ernest Tucoo-Chala, un artilleur, le 1^{er} septembre 1916, écrit dans son carnet : « Avec Mimi nous avons convenu de nous marier le plus tôt possible. Si je dois y rester, eh bien! Au moins nous aurons été mari et femme. C'est la mort de Jean qui me pousse à cette folie et puis cela me permettra d'obtenir une permission supplémentaire, que cela fasse plaisir ou non au capitaine. » Puis le 15 octobre 1916 : « Maman trouve que c'est folie de notre part, se marier pour avoir une permission... Eh bien! Moi, j'estime que ça vaut le coup! Si j'ai le malheur d'y rester, elle touchera une pension de veuve et puis et puis nous aurons été mari et femme et c'est tout ce que nous espérons, désirons de tout notre coeur tous les deux »

Le 2 octobre 1917, il écrit : « Ça y est, le sort en est jeté, j'ai posé ma candidature et je suis volontaire pour l'Orient ; au moins là il n'y aura pas de gaz et puis, il y a dix jours de permission à la clef » Le 6 novembre 1917, il obtient la réponse : « Bravo! C'est gagné! Je pars le 10 novembre avec une perme de 10 jours pour Pau. C'est sans regret que je quitte ce damné front et vive les permes! » Commence alors une nouvelle période pour lui. Avant de partir en Orient, fin 1917, début 1918, il fait tout pour rester « planqué » au dépôt.

Marcel Papillon est fantassin. Le 24 septembre 1915, dans une lettre à ses parents, il écrit : « Vous me demandez quel filon j'ai, c'est bien simple : je suis dans la tranchée avec les copains. Seulement, je suis tantôt près du capitaine, tantôt au téléphone pour transmettre les ordres. Et au lieu de rester

dans les tranchées à me faire geler la nuit et le jour, je suis dans une solide cabane et j'ai l'avantage de pouvoir dormir une partie de la nuit. »

Hans Carossa est un médecin allemand. Mobilisé dans l'armée allemande, il est envoyé sur le front roumain. Il note dans son journal, le 12 décembre 1916 : « En haut, pendant une courte halte sur un large champ de neige, un fantassin se fit porter malade, – une des recrues qui nous ont rejoints à Palanka. Pendant qu'il s'approche il doit essayer les mots cruels des gens de sa section ; l'un d'eux fait mine de lui barrer la route et ne recule que sur mon ordre.

“J'ai attendu vingt-huit mois une permission”, s'écrie le vieux Lutz. - Je suis devenu gris et tordu à la guerre et toi tu veux te sauver dès le deuxième jour, poule mouillée ! ” Un autre raille : “Tiens bon, camarade, tiens bon.”

Le jeune homme, une petite figure d'enfant gâté sous un casque d'acier bien trop grand, explique, en pleurant presque, qu'il est engagé volontaire pour le front et qu'il reviendra aussitôt qu'il sera guéri mais qu'il n'en peut vraiment plus. On se moque de lui. Son souffle précipité lance une vapeur blanche dans le froid et ses yeux luisent de fièvre ; mais à cela les autres ne prennent plus garde. Exaspérés par la fatigue et leur destinée incertaine, ils haïssent comme un damné celui qui cherche à fuir l'enfer commun. »

Victorin Bès est un fantassin originaire de Castres : A son retour de permission, le 19 janvier 1916, il note l'impression que lui a fait la ville de Castres : « Vie très animée en ville. Les usines travaillent à plein rendement. Toutes les fonderies travaillent à fabriquer des obus et des torpilles. Que n'ai-je appris le métier de papa et je laisserai faire la guerre aux autres » Son père était serrurier-mécanicien dans une usine textile. Les « affectés spéciaux », mobilisés dans les usines pour les besoins de la production sont des ouvriers qualifiés. Ils sont loin des dangers du front.

La suite de son carnet est tout aussi éloquente sur son désir d'échapper à la violence du front :

20 avril 1916 : « violent bombardement ce matin à 4 heures sur ma compagnie, 25 tués en une heure ! [...] Décidément, les Boches en veulent à ma tête : un éclat a fendu le rebord de mon casque [...] Puisque nous avons un moment d'accalmie, je vais en profiter pour noter « un coup noir de cafard » qui m'avait pris cette nuit avant le bombardement. Nous avons du froid et de la neige ; quelques évacués pour pieds gelés. De les voir partir ces jours derniers vers l'arrière, la mine réjouie malgré la gravité de leur mal, d'entendre leur dire ou de leur avoir moi-même dit : « veinard, t'as le filon ! » [...], cela m'avait donné un noir cafard. » Victorin Bès prend alors une décision : « demain, j'aurais les pieds gelés » Il passe à l'acte : il réussit à tromper la vigilance de ses camarades, trempe son pied droit dans l'eau glacé. Mais après un long moment, « la douleur se fait atroce, ma volonté faiblit, je souffre trop [...] je me dis, zut ! Je me rechauffe. « Merde, merde et mille fois merde. Tant pis, je crèverai d'un obus ou d'une balle, mais je n'ai pas le courage de me faire geler le pied » »

1er novembre 1916 : à l'hôpital après avoir subi une très forte commotion, Bès, rétabli, tente de retarder l'échéance de son renvoi au front : « cette fois, je suis vidé de l'hôpital. J'ai 15 jours de convalescence puis il faudra partir. Mais je m'aperçois qu'on peut « se débrouiller ». « Système D » que je continuerai à mettre en pratique. Non par des mutilations [...] Non, la santé d'abord. Il vaut mieux « courir sa chance » [...] Je ne laisserai pas passer les occasions de me faufiler entre les mailles du filet » Il apprend effectivement le 21 décembre 1916 qu'on peut être volontaire pour le front d'Orient. Cela lui paraît moins dangereux que le front français. Et puis un long voyage pour y aller, ça ferait gagner du temps.

Joseph Bousquet est fantassin. Il témoigne du traitement réservé à un déserteur, le 11 novembre 1914 : « aujourd'hui je viens d'assister à un triste spectacle : un déserteur vient d'être fusillé, c'est bien malheureux de voir de telles choses, les douez balles l'ont percé de part en part. Il est mort sur le coup. Les brancardiers de la 11e nous le portons au cimetière. Triste besogne. »

